

L.R.A.

Libreville/Gabon

**Le projet Gabonaise des réalisations agricoles et des initiatives des nationaux engagés (Graine), lancé en décembre 2014 ou, plus proche de nous, les actions de l'Institut gabonais d'appui au développement (Igad) qui crée une ceinture maraîchère autour de la capitale, prouvent bien que l'agriculture est au cœur des attentions gouvernementales. Au-delà de cette bienveillance, que sait-on du quotidien des acteurs du secteur ? De la pénibilité de leur travail au quotidien, de leurs besoins, attentes et autres ambitions ? Pendant une journée, deux maraîchers ont consenti à nous faire découvrir leurs parcelles de légumes, partageant leurs rêves, leur passion pour cette terre que tous affirment rendre à la hauteur de ce qu'on lui consacre.**

**ALAIN** Ekozogo et Eugène Mboumba Mouloungui possèdent chacun, depuis 1994, une parcelle de 1000 m<sup>2</sup> dans le périmètre agropastoral d'Alibandeng, dans la zone nord de Libreville. Ces espaces sont les propriétés du Projet de développement et d'investissement agricole au Gabon (Prodiag), lui-même mis en branle par

l'Institut gabonais d'appui au développement (Igad). Sur ces terres qui leur sont ainsi cédées, les deux compatriotes cultivent les produits maraîchers : gombos, folong, épinards, laitue... Au départ de l'aventure, se souviennent-ils, ils sont venus à la terre en attendant de trouver mieux ailleurs. « J'avais même honte à l'époque de dire à une femme que je faisais de l'agriculture », raconte M. Mboumba Mouloungui, sourire en coin. Depuis, ce sentiment est loin derrière lui, et la terre est devenue sa passion. Tant l'homme aime dorénavant son travail, ses plantes autant peut-être que ce que lui rapporte l'activité, sinon plus. Les débuts n'ont certes pas été faciles. Mais aujourd'hui, il en va autrement affirme-t-il. Il prend plaisir à arriver dans sa plantation tous les matins.

Et, contrairement au fonctionnaire dont la journée commence à sa guise entre 9h et 11h, et se termine assez tôt, l'agriculture exige que l'on soit debout du chant du coq jusqu'à 18h. « Mon corps est formaté pour me lever très tôt le matin », confie M. Ekozogo.

La journée commence donc dès l'arrivée sur le site, à 6h du matin, et s'enchaîne par la vente des produits maraîchers aux commerçants qui arrivent



Photo : L.R.A.

**L'agriculteur passe ses journées courbé à bichonner ses plantes.**

très souvent au petit matin, pour se ravitailler. Ensuite vient la visite des plantes. « La plante vit (...), elle ressent la présence et même l'amour du planteur », affirme Alain Ekozogo.

La journée peut véritablement débuter dans les jardins. Ici, tout est planifié, nonobstant l'absence d'une notice à l'entrée. Et l'on est loin de regretter la vie de bureau, malgré la violence du soleil sur la peau. « Je pense que dans

un bureau je m'ennuierais d'être assis à ne pas faire grand-chose de mes deux mains », répètent en chœur les deux maraîchers.

**MOMENTS DE PLAISIRS\*** Du matin au soir donc, courbé, en train d'arroser, de biner, de labourer, bref de prendre soin des légumes : voilà ainsi décrite la journée d'un agriculteur. « Les produits maraîchers ont besoin d'être bichonnés. Le dos prend un coup c'est certain. Mais aucun travail

n'est facile », concluent nos interlocuteurs.

Il y a des moments de plaisirs. Ces instants où M. Mboumba regarde la maison bâtie sur son terrain, fruit de l'agriculture. « Je ne vis que de cette activité depuis plus de 20 ans. Mes enfants sont tous dans des écoles privées. J'ai même des universitaires entièrement élevés et nourris grâce au maraîchage », se vante-t-il presque.

Elle est donc bien loin, l'époque où notre agriculteur avait honte d'avouer ce qu'il faisait aux bonnes femmes qu'il courtisait. Mais l'aventure serait encore plus belle, si une ou deux choses leur étaient concédées par l'Etat.

Sieurs Mboumba Mouloungui et Ekozogo pensent à une subvention, à la coopérative qu'ils gèrent par ailleurs, qui leur octroierait du matériel agricole par exemple : « Nous ne voulons pas d'argent. Mais une contribution étatique qui pourrait prendre la forme de l'entretien du site, de l'apport en gas-oil, en moto-pompes, ou encore en dotation en plastique qui sert à la construction des serres. Car, il est normalement conseillé de faire la plupart des cultures maraîchères sous abri et, donc, sous serre. Ce plastique aide à la photosynthèse des plantes. » **SÉCURISER L'INVESTISSEMENT\*** Autre besoin exprimé par les maraîchers

d'Alibandeng : la possession d'un titre foncier sur le périmètre où ils exercent. Qui pour eux est un bel exemple du lancement du maraîchage au Gabon. « Pour investir, il faut sécuriser l'investissement. Cela fait 23 ans que nous sommes ici. Imaginons un seul instant que l'on vienne nous dire un matin de quitter cet endroit. Après tant d'années, où irions-nous ? Nous n'avons plus l'âge d'aller chercher du travail ailleurs. Donc, il faut que l'Etat sécurise l'endroit où nous travaillons », souhaitent-ils.

Autres difficultés : les méventes, ou encore cette contrainte de diminuer les périmètres cultivables en saison sèche. « Faute d'eau en quantité suffisante, nous sommes obligés de ne cultiver que 500m<sup>2</sup> par exemple. Il y a eu beaucoup d'amélioration car avant, on était contraint d'arrêter complètement l'activité. Aujourd'hui, nous utilisons des petites moto-pompes », se plaignent les deux artisans. Au milieu de ces désirs, un vœu plus cher que les autres : la reconnaissance agricole (lire ci-dessous) pour valoriser le métier et attirer les jeunes. L'agriculture n'est donc plus le terreau des échoués de la vie. Au contraire, le secteur a désormais de l'avenir. À l'État de peaufiner des stratégies pour y intéresser les jeunes.